

Comme un feu mêlé d'aromates

Jeanne Tsatsos
Georges Séféris, mon frère
par Christiane Pillard et Marie-Hélène Delaique
Grasset, 340 p.

Le cycle de l'Horloge
Suivi de *Elégie*
préf. De Pierre Emmanuel
Ed. St Germain-des-Prés

Si le mot *correspondance* a un sens, c'est bien dans ce livre que Jeanne Tsatos consacre à son frère, le poète Georges Séféris, et où il atteint sa plus extrême densité. Car il faut l'entendre ici en sa double signification : rarement deux êtres ont autant correspondu l'un *avec* l'autre et l'un *à* l'autre. Ce dialogue poursuivi pendant un demi-siècle, malgré toutes les séparations, les aléas d'une existence mêlée intimement aux malheurs de la Grèce, est plus qu'un échange de souvenirs, d'idées, de réflexions ou d'impressions, il est un échange d'âmes.

Et l'on y découvre avec étonnement, avec émerveillement, la genèse d'une œuvre poétique demeurée jusqu'à ce jour très secrète, et à travers cette liaison fraternelle que rien jamais n'altéra, la lente, l'irrépressible montée d'un chant à deux voix par lequel chacun se cherche, se découvre, s'invente enfin à travers l'autre. La personnalité des deux écrivains – celle du poète viscéral, invétéré mais qui passa aussi sa vie entière au service de l'Etat grec – celle de la poétesse qui naît d'abord dans l'ombre de son frère pour s'affirmer ensuite avec ses propres mots, ces deux êtres fervents ne cessent à travers eux de nous parler aussi de la Grèce.

Ce qui marque et touche en ce double chant, c'est bien sûr de surprendre la naissance et l'affirmation d'une œuvre, les détours d'une vie personnelle dont les poèmes portent la distante mais ferme empreinte, mais aussi de suivre le drame parallèle de la Grèce. De 1918 à 1971 – année de la mort du poète – de l'enfance en Asie-Mineure aux tribulations à travers le monde et à la dictature de 1967, nous parcourons un demi-siècle d'histoire grecque. Et quel demi-siècle : la catastrophe d'Asie-Mineure en 1922, les milliers de réfugiés grecs errant, affalés, dans Athènes, les coups d'Etat qui se succèdent sans trêve, la mort de Vénizélos, la dictature de Métaxas, l'occupation, la guerre civile, la guerre de Chypre et pour finir, le retour du fascisme en avril 1967.

A travers tous ces drames, l'œuvre de Séféris n'a cessé de grandir, de se nourrir, de porter témoignage, et on décèle très bien ici, par ses lettres, ses doutes, ses certitudes, les racines historiques de certains poèmes. Peu à peu se construit en lui, le poète, l'homme et le diplomate, un monde où le verbe devient solidaire des hommes et de l'histoire. Et l'œuvre apparaît ainsi en continuelle résonance avec les ondes tragiques que ne cesse d'émettre la Grèce, d'autant qu'elle fut presque toujours conçue et vécue loin du pays. Etranger, exilé, errant, Grec donc même s'il eût voulu échapper à ce sort, le poète porte en lui irrémédiablement une terre qui jamais ne le laisse en repos. « Où que me porte mon voyage, la Grèce me fait mal », écrira-t-il. Une terre dont,

malgré ses désastres, ses échecs répétés, les lumières, les odeurs l'assaillent au cœur de l'exil, une mémoire de rocs, d'arbres et de mer dardée en lui comme un couteau d'amertume.

Trouver sa langue

C'est sur ce fond à la fois immémorial et immédiat que le poète construit son œuvre, aiguise sa fidélité, accomplit son errance d'Argonaute du verbe. Rien donc ici, dans ce destin sans cesse affronté aux hargnes de l'histoire, de la tranquille et benoîte existence de ceux qui n'ont – en Occident – qu'à se soucier de leurs publications, qu'à soigner leur réputation. Au contraire, on pressent ici le combat d'un homme qui doit aussi trouver sa langue, sa grammaire et construire, en même temps que le poème, la future mémoire de la Grèce.

Le livre fermé, on demeure sous une double impression de nostalgie et de sérénité devant cette vie si droite et si fervente qui n'a cessé pourtant – comme dans les vieilles tragédies d'Eschyle et de Sophocle – de côtoyer sans cesse l'abîme. Et il reste dans notre mémoire un parfum chaleureux et fort – celui d'une vie brûlée de poésie – dont les mots, selon l'expression d'Héraclite, seraient comme les aromates.

Un recueil de poèmes

En même temps que cet ouvrage, Jeanne Tsatsos publie également un recueil de poèmes magnifiquement traduits en français par Néoclès Coutouzis et par Octave Merlier. Poèmes qui sont les mots, les images, les rivages propres à l'auteur et ne portent que très incidemment l'empreinte de Séféris.

Pourtant, il était difficile de découvrir et de nourrir sa propre voix lorsqu'on a, tant d'années, partagé le langage d'un autre. Et c'est cela d'emblée qui donne à ce recueil ce ton précis, dense, et cette lumière si personnelle : c'est une voix neuve qui dit sa conscience du Temps, son lent apaisement sur le rivage des autres vies, une voix qui résonne comme une nostalgie radieuse, un clair renoncement. Même lorsqu'elle parle à l'ombre de son frère – auquel est dédié le second recueil *Elégie* – la détresse s'y accompagne d'un sourire comme celui des Corè, un sourire qui est bien le signe d'une victoire, comme si la plaie elle-même éclairait le visage toujours vivant du frère mort. Et celui de tous les autres qui ont accompagné ce demi-siècle – par leur présence ou leur absence, ces cinquante années de constant partage des épreuves :

*Je tentais de toucher de mes mains errantes
toutes ces solitudes
l'homme,
et ma peau fut criblée d'horreur
par l'injustice.*

Jacques Lacarrière